UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

L'HOMME

CONSIDÉRÉ

DANS SES ÉLÉMENTS FONDAMENTAUX

ET

DANS SES MANIFESTATIONS VARIABLES.

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG

ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

LE 2 DÉCEMBRE 1862, A 4 HEURES DU SOIR,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

LOUIS FERMAUD,

de Nismes.

STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

1862

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552714_0099

A MON PÈRE.

A MA MÈRE.

A MES SŒURS.

L. FERMAUD.

ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE

DE LA CONFESSION D'AUGSBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
FRITZ,
JUNG ✻,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
} Professeurs.

M. SCHMIDT, Président de la soutenance.

MM. SCHMIDT,
REUSS ✻,
JUNG ✻,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

L'HOMME

CONSIDÉRÉ

DANS SES ÉLÉMENTS FONDAMENTAUX

ET

DANS SES MANIFESTATIONS VARIABLES.

Retiré pendant une année à la campagne, ouvrier volontaire mais actif dans la modeste église d'un village, privé des nombreuses et riches ressources que trouvent dans les villes ceux qui veulent, dès le début, élever un monument à la science, j'ai dû choisir un sujet pour lequel les livres des hommes ne fussent pas d'une absolue nécessité. J'ai cru le trouver en dirigeant mes recherches sur l'âme humaine et ses manifestations, qu'on appelle tour à tour droits, ou devoirs, suivant le point de vue duquel on les envisage et qui sont communes à tous. Ici, il me semble en effet qu'on peut un peu plus se séparer de la science acquise et travailler, si je puis dire, avec moins d'instruments; et cela peut-être avec quelque avantage pour la cause que l'on sert, en ce sens que, soumis à moins d'influences, on peut travailler avec plus d'indépendance et de liberté, et se lancer plus hardiment dans des routes nouvelles.

Peut-être estimera-t-on, après avoir lu cet essai, que j'aurais mieux fait de suivre les grandes routes et de ne pas abandonner les chemins battus. Toutefois, malgré

bien des craintes, j'ose espérer le contraire, et je me permets de croire qu'on voudra bien me justifier si j'ai eu raison, m'excuser si j'ai eu tort.

Définition actuelle du sens moral.

S'il y a dans l'âme humaine quelque chose de fondamental, c'est bien la conscience ou le sens moral. C'est précisément en cherchant à l'étudier, que j'ai conçu l'idée du travail qu'on va lire.

J'ai vu qu'on est rarement au clair sur les faits de sens moral, et en cherchant à m'en instruire personnellement, j'ai éprouvé que pour étudier ces faits, il faut étudier l'homme tout entier et sonder soi-même le sujet de tant d'investigations.

Je ne pense pas que dans ce siècle, appelé à voir tomber tant de ruines, au milieu des négations les plus hardies qui se poursuivent au nom et dans l'intérêt de la science, personne songe à nier les faits de conscience, et moi moins que tout autre.

Il se produit évidemment, dans la vie, des faits d'un ordre particulier, qu'on rapporte à la conscience ou au sens moral.

Mais qu'est-ce donc que le sens moral?

J'avoue que j'ai cherché longtemps et inutilement une définition de la conscience, adéquate à l'idée qu'on s'en fait.

Et pourtant, tout ce que disent les auteurs, se rattache à une idée une et simple, qui, au fond, est celle-

ci : La conscience est une faculté de l'âme, qui approuve ou qui désapprouve.

D'où il suit :

1° Que la satisfaction intime, éprouvée par celui qui a bien agi, est un fait de conscience.

La conscience approuve l'acte accompli.

2° Que le regret qu'éprouve celui qui a mal agi, est un fait de conscience.

La conscience désapprouve l'acte accompli.

3° Que le sentiment d'approbation plus ou moins passionnée, qu'inspire une action ou un sentiment généreux, même chez un autre, est un fait de conscience, qu'on appelle admiration s'il est momentané, estime, s'il se continue.

4° Que la répulsion qu'inspire une action honteuse ou un vil sentiment, alors même qu'un autre l'accomplit ou l'éprouve, a nom l'indignation ou le mépris.

La conscience approuve donc ou désapprouve l'acte accompli ; elle est, si je puis dire, un sixième sens, qui juge à lui tout seul et indépendamment des autres, des faits de même nature que lui.

De même un spirituel humoriste, qui a marché sur les traces de Sterne et de Xavier de Maistre, disait, en parlant de peinture et d'art, qu'il y a, outre les cinq sens, un sixième sens qui est celui du beau.

Mais ce qui peut passer, dans un moment d'humour et dans un ouvrage d'esthétique, est-il aussi tolérable dans un ouvrage philosophique, et qui ne s'aperçoit qu'en mettant ainsi une faculté de l'âme en sentinelle pour surveiller les autres, et pour crier à propos, ou

le garde à vous, ou la condamnation, ou la grâce, qui ne s'aperçoit, dis-je, qu'on scinde en quelque sorte l'homme moral en deux et que ce double dynamisme ne peut tenir longtemps devant l'analyse et la raison?

Que sera-ce si l'on nous dit que la conscience se juge elle-même, se récompensè elle-même, se condamne elle-même? A tout prendre, et bien qu'il y ait du vrai dans cette assertion, ainsi que nous le verrons plus tard, je ne sais pas s'il ne faudrait pas préférer la première hypothèse. S'il est peu sensé de dire qu'il y a dans l'homme une faculté qui a, en quelque sorte, le pouvoir de se rendre externe, de se séparer de lui, pour se rendre autre que lui, pour le condamner, pour l'absoudre ou pour l'approuver, certes il est bien moins sensé de croire qu'une faculté dont le rôle est indépendant de celui de la volonté, et qui n'aurait qu'à se prononcer sur des actes qu'elle a pu conseiller, mais qui, en vérité, ne sont nullement les siens, se juge elle-même, se récompense elle-même, s'absout elle-même, ou se condamne. On ne comprend même pas qu'elle puisse se condamner une fois. Un être complexe comme l'homme, peut bien, au besoin, se dédoubler, par l'imagination du moins; mais une faculté simple, comme on prétend la conscience, qu'on a appelée avec raison d'ailleurs un tribunal divin, pourra-t-elle se juger elle-même, prononcer sur ses propres œuvres, en un mot être juge et partie dans la même cause et se permettre ce que les tribunaux humains, malgré toutes les imperfections inhérentes à leur nature et à leur principe, ne se permettent pas. Peut-on comprendre qu'elle soit ap-

pelée tous les jours à se déjuger en quelque sorte, à défaire ce qu'elle a fait, et à dire tout bas : ceci est mauvais, au moment où tout haut et par des actes, l'individu proclame qu'il a trouvé que cela est bon. Je sais bien qu'ici on pourra parler de faiblesse humaine, si ce n'est de péché originel. Mais on oublie d'abord que le mot faiblesse est une abstraction, qui n'a nul droit d'entrée dans le raisonnement que nous poursuivons, et qu'au fond prononcer dans l'ordre moral le mot de faiblesse, n'est pas dire autre chose que faiblesse de la conscience. C'est se perdre dans sa propre cause et proclamer la déchéance du sens moral, au moment même où on veut en établir la pureté.

Si l'on explique ces choses obscures par la doctrine du péché originel, je demanderai si le péché a entaché la conscience, et s'il en est ainsi, on abandonne la thèse d'une conscience juste, jugeant justement; ou, dans le cas contraire, comment cette conscience envahie par le péché trouve-t-elle la force et les moyens de se contredire et de se déjuger en tant que complice du coupable autre qu'elle, s'il en est un autre ?

D'ailleurs il n'est pas possible qu'il y ait dans le cœur de l'homme autre chose que ce que Dieu y a mis, et peut-il y avoir rien mis qui ne soit excellent?

Je comprends, je dirai plus tard comment, qu'une machine excellente se dérange, mais je ne comprends pas qu'un ouvrier excellent accomplisse une œuvre entachée d'un vice radical, et où l'on doit trouver plus tard une pièce non-seulement inutile, mais tout à fait mauvaise et parfaitement nuisible et fatale à l'ensemble.

Ici, pour sortir de cette impasse, s'ouvre une issue menant à deux solutions, qui, à vrai dire, n'en sont pas. C'est le dualisme oriental, avec lequel je ne veux pas entrer en controverse, d'abord parce que, cette dispute étant déjà vidée, la défaite des faux principes n'a pas été douteuse; ensuite, parce qu'il serait trop long de faire ici l'historique d'une lutte dont toutes les mémoires ont conservé les épisodes, et que ce serait changer de sujet dans le cours même de mon sujet. La seconde est aussi connue, c'est la corruption complète de l'humanité, corruption radicale, à laquelle quelques hommes peuvent s'arracher par le fait d'une inspiration directe de la divinité et d'un choix inexpliqué, qu'on attribuerait au hasard, si on croyait au hasard; et ces tristes épaves, seules sauvées d'un non moins triste naufrage, sont le résultat avorté d'une œuvre manquée dès le début.

Qu'il nous soit permis de dire que dans les deux cas on dénoue avec le sabre une question qui demanderait précisément plus de ménagements, de dire que dans le premier cas, le principe du mal comme qu'on l'appelle, Satan ou autre, est un peu le *Deus ex machina*, auquel on peut appliquer le mot d'Horace : *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.* A plus forte raison dans notre pur monothéisme chrétien, bien que les doctrines de l'Égypte et de l'Inde aient jeté comme un reflet superficiel sur le poëme de Job et même sur le langage et les comparaisons des évangélistes, un Dieu et qui pis est, un Dieu mauvais, ne doit intervenir que dans les cas extrêmes, et j'espère que nous n'en viendrons ja-

mais à cette extrémité, de placer dans le ciel deux dieux contraires et rivaux, dont l'un s'appelle le diable, et dans l'homme même, deux principes acharnés l'un contre l'autre et répétant sur la terre, dans des proportions réduites, mais non moins absurdes, sous les noms changés de bien et de mal, ou de chair et d'esprit, la lutte épique que nous avons supposée dans le ciel. Nous ne nous arrêterons pas à discuter de pareils systèmes. Outre que c'est déjà chose faite, et place battue en brèche, notre plan est tout autre.

En effet, j'aperçois des faits analogues aux faits d'ordre moral, non plus seulement dans cet ordre, mais dans tous et applicables à toutes les facultés de l'âme, non-seulement dans le bien, mais dans le vrai et dans le beau, car il faut bien se contenter de cette classification, qui nous paraît pauvre, et comme un clavier incomplet, comparé à la gamme si complète et si riche des besoins, des aspirations et des passions humaines. J'abandonnerai la position malaisée d'un homme qui doit avoir réponse à tout et à propos, qui doit tour à tour attaquer ou se défendre, rompre ou gagner du terrain. J'aime mieux établir les faits que j'ai observés et en déduire une théorie que je crois vraie, qui peut bien être celle de quelques autres, mais certainement pas de tous, ni même peut-être d'un grand nombre, mais qui est mienne en ce sens que je l'ai créée pour mon compte, non pas tout seul, non pas avec mes seules ressources, mais comme tout ce que bâtissent les hommes, avec des pensées qui ont cours chez ceux avec qui l'on aime à vivre. Ainsi l'oiseau

bâtit son nid avec la plume abandonnée par un autre oiseau, avec le brin de laine que la brebis laisse au buisson, avec le fil léger que laisse tomber la ménagère, avec le fin duvet que les plantes abandonnent au vent. Et pourtant, malgré tant d'éléments divers, c'est lui qui bâtit son nid.

Mais pour en finir avec l'acception actuelle de la conscience morale, voici ma pensée dans toute sa simplicité :

Il y a des faits d'ordre moral, mais à quelle faculté faudra-t-il les attribuer? Sera-ce à une faculté spéciale? On crée ainsi dans le moi humain un double dynamisme inexplicable et peu acceptable.

Je crois donc que si nous supposons pour les passions humaines, de même que pour les corps matériels, une loi d'attraction appelée à les régir, en admettant toutefois les différences que réclame toujours une comparaison et qui la constituent en ce sens qu'elle ne peut être identique de tous points, je crois, dis-je, que nous aurons trouvé le nœud de notre proposition.

La ressemblance de l'homme avec Dieu. — Élément fondamental de l'âme humaine.

Je suis obligé de remonter assez haut dans les fastes religieux pour trouver une autorisation à ma pensée.

Ce qui est fondamental dans l'homme moral, ce sont ses passions.

L'homme a été fait à l'image de Dieu, affirme l'au-

teur du premier livre de la Genèse. La raison ajoute qu'il devait en être ainsi et qu'il ne pouvait même pas en être autrement. Elle aussi, elle affirme une ressemblance plus ou moins achevée, un accord plus ou moins complet entre la créature et le Créateur. Je dis plus ou moins, suivant qu'on choisit l'être créé plus haut ou plus bas dans l'échelle des êtres. L'ouvrage, quel qu'il soit, porte le cachet du maître. Il entraîne avec lui quelque chose de sa personnalité, quelque chose de son essence, et ce n'est pas, à mon avis, une expression figurée, que celle qui suppose que l'artiste met dans ses œuvres quelque chose de son âme, avec cette restriction pourtant, laquelle est à l'avantage de notre proposition, que la créature de l'artiste est unie à son auteur par des liens beaucoup moins intimes, par des chaînes bien moins étroites que la créature, quelle qu'elle soit, avec le souverain auteur des choses.

La création de l'artiste, peintre, poëte, architecte ou statuaire, n'importe, n'est pas la même, et bien loin de là, que cette création à résultats magnifiques, par laquelle l'être suprême est sorti de son repos, ou plutôt, pour mieux dire, car je ne pense pas que le Dieu qui est éternel, ait attendu un jour ou un autre pour agir une première fois, par laquelle il a manifesté dans le temps son éternelle activité. Je pense même qu'à un autre point de vue, la comparaison sera plus juste, si je compare les rapports du Créateur avec la créature, à ceux d'un père avec son fils; car, je veux bien que le père ne mette nulle volonté raisonnée à créer un fils semblable à lui, avantage que l'artiste a sur le père, il

n'en est pas moins vrai que la parenté est plus étroite et le mot de consanguinéité plus juste entre le père et le fils qu'entre le peintre et sa toile, parce que le père donne lieu à un fils semblable à lui dans de certaines limites, vivant comme lui, se développant comme lui. Et d'ailleurs le Christ, dans sa révélation, c'est-à-dire dans l'enseignement qu'il est venu donner au monde des véritables rapports de l'homme avec Dieu et conséquemment de l'homme avec l'homme, rapports méconnus et froissés dans la pratique jusqu'au jour de son avénement, le Christ a consacré ce titre d'origine oublié, lorsqu'il a dit : « Vous donc, quand vous priez, priez ainsi:Notre Père. » Et ce mot n'est pas une figure, mais un retour à la vérité; ou plutôt, il en est devenu une par l'impuissance de notre pensée, parce que fatalement, l'expression reste humaine et bornée, parce que nous ne sentons pas sous ce nom de notre Père, à la fois notre parenté avec Dieu, notre extraction de Dieu, et de plus ce dessein préconçu de sa part et en partie exécuté de se faire des enfants semblables à lui, et de compléter toujours plus cette ressemblance, par l'école de la vie, par les exercices de ce monde, par le progrès de toutes choses, par la découverte successive et mesurée de toutes les vérités dont la source et le sommet sont en Dieu.

L'homme est donc fait à l'image de Dieu, et ce qu'il y a de fondamental en lui, n'est rien autre chose que cette ressemblance, si variable, si souvent égarée et toujours si infinie, si je puis dire, dans le sens de son développement normal.

Dans la combinaison des forces humaines les proportions sont gardées, bien que les quantités soient plus petites, et pourtant il peut développer toujours plus ses forces et devant lui s'ouvre une route qui constitue aussi une ressemblance avec le Créateur, la voie du développement infini.

A ce point de vue et à ce seul point de vue je puis comprendre certaines affirmations et certaines exhortations évangéliques, comme celles-ci :

« Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait.

« Vous êtes ouvriers avec Dieu.

« Soyez saints, car je suis saint.

« Sans la sanctification personne ne verra le Seigneur.

« Soyez un avec moi comme je suis un avec mon Père.

« Nul ne vient au Père que par moi. »

Je comprends que le Christ encourage l'homme à la perfection, et je sens que ce n'est pas là un encouragement sans espoir. Chacun son but. Dieu a le sien que nous devons atteindre. Car ce but est relatif à nous-mêmes. Si Dieu est l'architecte parfait, nous devons être les ouvriers parfaits. S'il est le Père, si nous sommes ses enfants, si nous lui ressemblons, nous le comprendrons et nous serons ses ouvriers avec Christ. Par la voix du Sauveur, Dieu ne nous appelle pas plus, dans ce monde au moins, à la perfection du Père céleste qu'à la perfection des oiseaux de l'air et des lis des champs. Que les oiseaux du ciel bâtissent leurs nids selon leurs instincts, dans les petits recoins

du monde, et que leur postérité harmonieuse chante ses insouciants plaisirs ; que les lis des champs croissent dans les vallées selon les lois de Dieu, ils seront mieux vêtus que Salomon dans sa gloire. Ils auront leur récompense, conséquence voulue de Dieu, de la perfection qui leur est propre ; mais nous, qui valons mieux que les oiseaux de l'air et mieux que les lis des champs, nous aspirons à d'autres récompenses, conséquences voulues de Dieu, d'une plus noble perfection. Nous qui sommes les ouvriers de Dieu, nous qui sommes les fils de Dieu, nous savons à quoi nous travaillons. Unis par une fraternité sainte, les hommes, avec le Christ pour modèle et pour guide, doivent travailler à reproduire en eux le type du Fils de Dieu, du second Adam, de l'homme par excellence, à retrouver en eux-mêmes les traits effacés et presque oubliés de leur ressemblance divine, et ceux qui croient espèrent qu'un jour viendra où le christianisme inaugurera dans le monde un règne jusqu'à ces jours inconnu. On l'appellera le règne de la justice, parce qu'alors la dette de l'homme envers l'homme et de l'homme envers Dieu sera payée ; on l'appellera le royaume de Dieu, parce que Dieu, non content de régner, gouvernera ; on l'appellera le royaume des cieux, parce que la félicité y sera comblée. C'est ainsi qu'il me paraît que doit se réaliser un jour le programme qui sert si magnifiquement d'exorde au discours sur la montagne. Mais là ne s'arrête pas l'horizon de l'espérance. A ce monde ne se borne pas la vie de l'homme. La voie du bonheur est infinie comme l'amour de Dieu, et le chrétien, avec la garantie de son

maître, travaille à sa sanctification, il aspire à devenir saint comme Dieu est saint, afin que les transformations de l'avenir le fassent toujours plus semblable à Dieu et que la mort lui donne le droit d'entrée dans une vie plus grande et de s'asseoir, comme son maître, à la droite du Père, qui est dans les cieux.

On trouvera peut-être que je vais chercher bien loin les éléments de ma cause. J'avais pourtant besoin de remonter aussi haut. Quand il s'agit de la nature primordiale de l'homme, il ne faut pas s'étonner d'avoir à remonter jusqu'à Dieu et à l'origine des choses. Je ne soulèverai pas des questions pour moi trop obscures et indépendantes de l'étude psychologique que je poursuis. Est-ce parce que le bien est seul principe, et unique source de toute chose existante que Dieu est bon? ou bien est-ce parce que Dieu est bon, que le bien est le principe du monde? Les choses auraient-elles pu aller contrairement, et doit-on supposer que l'harmonie idéale du monde aurait pu pivoter sur un autre principe, qui serait devenu le vrai principe du bien, de même qu'on prétend que les mathématiciens auraient pu baser le système des nombres sur toute autre série que la dizaine, je ne me permets pas de regarder dans ces profondeurs. Il m'est assez difficile déjà de restreindre la question à des termes plus simples et de l'étudier dans l'homme. L'état évidemment subversif de la société et une dégénérescence des individus et de la race, qu'on ne saurait méconnaître, même en niant formellement le dogme du péché originel, rendent moins facile l'analyse des forces humaines. De même le chi-

miste, qui doit étudier un corps, a plus de difficultés à vaincre si l'objet de son investigation a subi déjà de profondes altérations, ou si des transformations successives l'ont modifié jusqu'à le rendre méconnaissable.

Nous pensons cependant avoir acquis déjà un premier point et peut-être quelque concession relativement au second.

Le premier, c'est que les ressorts de l'âme humaine, ses passions, traits de ressemblance de l'homme avec Dieu, constituent l'élément fondamental de l'âme. — Nous avons à voir que ces ressorts sont excellents dans leur principe.

Et la concession qu'on pourra peut-être nous faire déjà, c'est que cette ressemblance, d'abord en germe dans l'enfance de l'homme et de la société, enfance dont nous ne sommes pas encore sortis, se développant successivement, variant par cela même, constitue de cette façon l'élément variable de l'âme humaine. Et cet élément relève du temps d'abord, lequel, pour être rendu sensible par les événements, n'en amène pas moins les événements, des expériences en second lieu, et enfin de la raison qui les contrôle, elle-même étant déjà soumise à ses variations.

Les facultés humaines sont excellentes. — Conception du perfectionnement.

Que l'homme ait été créé pur, ce n'est pas là une thèse à démontrer; que la société primitive ait vécu un instant selon les lois de Dieu, c'est, avec la différence

du particulier au général, à peu près la même chose. Il est certain que l'homme, avant le péché, était dans un état d'innocence, et sous cette forme, ce que je veux dire devient simple jusqu'à l'être peut être trop.

Notre pensée pour le fond de la proposition, est la même que celle de Rousseau, mais avec des différences fondamentales, que je développerai. N'aurions-nous pas pour nous l'approbation que Dieu même, s'il faut en croire Moïse, et nous l'en croyons, donna à son œuvre, nous penserions, comme le célèbre philosophe et guidé par la simple raison, que l'homme est bon tel qu'il est sorti des mains du Créateur, n'entendant pas par là qu'il a vécu un instant dans la pureté de l'innocence et de l'ignorance du mal, mais de plus qu'il est fondamentalement bon, que dans ses chutes les plus grandes, ses facultés sont excellentes, et que fondamentalement le grand œuvre de Dieu est parfait.

Il fut parfait aux jours de la création, comme le gland qu'on sème en terre est parfait pour le résultat qu'il doit un jour amener. La semence est parfaite, l'arbre n'existe pas encore. De même, le coursier, à peine né, est parfait; il est, comme un cheval, bâti de toutes pièces et pourtant il n'est encore qu'un poulain. De même, le jeune enfant qu'allaite sa mère, est parfait. Il a tous ses membres, comme un homme, mais il n'a pas encore la perfection de l'âge mûr, il n'a pas la force d'un homme, la taille d'un homme, les facultés d'un homme. En tant qu'enfant, il est parfait; qu'il se développe dans tous les sens, physique, intellectuel, moral, il deviendra un jour un homme accompli.

Il ne faudra donc pas, comme le pense Rousseau, pour retrouver la perfection, déplacer son but et le mettre en arrière au lieu de le laisser en avant, où il est véritablement, parce que Dieu l'y a mis; il ne faudra pas reculer, mais bien progresser.

L'homme et la société ne doivent pas arriver à la perfection de l'innocence, qui n'est autre que celle de l'ignorance, mais par un développement normal de tout ce qui est en lui, par un usage régulier et plus savant de tout ce qui l'environne, il doit trouver une innocence consciente d'elle-même.

Fait pour marcher, il ne doit pas, de peur de tomber, s'abstenir de mouvement, mais il doit précisément: marcher pour apprendre, expérimenter pour savoir, chuter même s'il le faut, pour que la souffrance, conséquence naturelle de ses chutes, lui soit un avertissement et une leçon; se perfectionner enfin, non pas pour se réduire, mais pour s'élargir, pour développer enfin l'homme véritable qui est en lui, et aussi, disons-le, la famille humaine, la famille divine dont il est membre.

Le mal envisagé comme résultat. — Ses causes.

Le mal n'existe pas, mais bien l'égarement. Un autre mot dirait mieux ce que je veux exprimer: la subversion.

A mon avis, il y a dans l'homme trois sources de subversion :

Ne pas user.
Mal user.
Trop user.

Tous les ressorts humains, avons-nous dit, toutes les passions humaines, sont excellentes dans leur principe.

Il nous sera maintenant facile de démontrer cette proposition. Mais ici nous sommes obligés de prendre des exemples et de descendre dans les détails.

Je choisis au hasard : qui dirait que deux vices généralement compagnons l'un de l'autre, l'ivrognerie et la débauche, procèdent d'une source excellente ? En effet, Dieu n'a-t-il pas voulu que l'homme mît en usage tous les biens que la terre lui donne, et celui qui veut la fin, ne doit-il pas vouloir aussi les moyens? Ici le mal vient de l'abus. Certainement, boire et manger dans les limites que réclame le besoin lui-même, et que, s'il le faut, la raison assigne, seraient, si c'étaient des crimes, des crimes que tout le monde commet tous les jours. — Certes, l'ambition est un vice et un mal; et pourtant n'est-ce pas là un ressort tout-puissant pour le bien? Que ne peut-on faire par l'ambition, et qui ne connaît, si ce n'est en soi-même, au moins chez d'autres, de généreuses et saintes ambitions ? Dans ces ambitions égarées, qui, au lieu d'être une source d'élévation morale, sont une bassesse et un affaissement, qui reconnaîtrait précisément le désir de bien faire, de faire mieux, et le besoin d'être estimé? D'où vient donc que l'arbre excellent produit de mauvais fruits? D'où vient qu'un des ressorts de l'âme humaine donne la mort et non pas la vie, contribue au désordre et non pas à l'harmonie? — C'est qu'ici on a mal usé. N'arrive-t-il pas aussi que la hache du bûcheron et la faux du villageois

deviennent des instruments meurtriers? — Et l'envie et la jalousie et la haine? d'où viennent-elles? Ne sont-elles pas un égoïsme qui s'égare? Ne viennent-elles pas de privations inconnues, oubliées peut-être par celui qui les a éprouvées, mais qui n'en ont pas moins laissé au fond de l'âme une plaie difficile à cicatriser? Qui peut savoir quels sentiments généreux, outrageusement froissés, ont donné lieu à ces dégénérescences honteuses?

Et enfin l'égoïsme lui-même, à qui tout le monde jette la pierre, quel rôle important ne doit-il pas jouer dans la société, mieux contenu et mieux dirigé? Et au fond, n'est-ce pas lui qui nous sauve au milieu de toutes ces perturbations, en nous donnant le désir de vivre malgré tout, l'avidité de jouir, et l'espoir de sauver quelque chose du naufrage de nos véritables biens? L'égoïsme n'est-il pas en quelque sorte le centre de gravité de l'âme humaine et, si je puis dire, la force de cohésion reliant ensemble toutes ces facultés, qui se contrarient au dedans de nous-mêmes.

Je ne suis pas un analyste assez savant ni assez profond, pour suivre et pour démêler dans le dédale des passions, celles qui sont fondamentales et primitives, ou plutôt pour les reconnaître et les distinguer toutes, sous le déguisement qu'elles ont pris.

Je suis donc obligé de rechercher une rédaction plus succincte, afin de ne pas me perdre dans des détails peu explorés et dangereux par cela même.

Toute passion est instinctive dans l'âme humaine et demande à être satisfaite, soit activement, soit passivement.

Cette aspiration de chacune de nos facultés vers un but constitue notre activité, et il faut absolument que cette activité ait son cours. Si chacune d'elles n'a pas le cours qui lui est propre et qui est bon, elle en prendra un autre fatalement.

Permettons-nous une comparaison. Tel fleuve roule ses ondes dans de magnifiques contrées. La Providence l'a destiné à être pour elles la source de l'abondance et de la fertilité. Dans les hautes montagnes qui cachent sa source, de vastes forêts le garantissent des orages, et la pointe élevée des sapins soutire du sein de la terre le fluide qui engendre les tempêtes; lui-même, il s'est creusé un lit digne de la largeur de son cours et de la profondeur de ses ondes. Sur ce, l'homme arrive; il coupe les forêts, il rétrécit le lit du fleuve, il bâtit sur la place où roulaient librement ses ondes, il l'endigue, il l'encaisse, il l'emprisonne; et il croit avoir fait une conquête, il se glorifie d'avoir étendu ses campagnes et d'avoir bâti des villes jusque par delà la terre. Vienne la saison des orages... et le fleuve reprend ses droits, mais hélas, plus que ses droits, et l'homme voit, à son tour, ses villes dévastées, ses campagnes inondées, ses récoltes emportées et lui-même en grand danger. Il en est ainsi des passions de l'âme, il faut qu'elles aient leur cours. Et si elles ne l'ont pas, leurs ravages dans l'individu et dans la société sont plus terribles que ceux des fleuves.

Les objections.

Hâtons-nous, avant de conclure, de prévenir quelques objections. Il en est qui sont faciles à prévoir et auxquelles il est plus facile encore de répondre péremptoirement, à mon avis du moins.

1° Le mal existe, nous dira-t-on, et fatalement dans le cours de cette dissertation, vous avez dû y recourir.

Il faut, avant tout, s'entendre sur les termes. Il est vrai que nous n'admettons ni ne pouvons admettre le mal, ou ce qui revient au même, des passions mauvaises, comme un des principes fondamentaux de l'âme. Toutefois, j'ai hâte d'ajouter que si le mal n'existe pas comme principe et comme cause première, il peut exister cependant comme résultat, engendrer à son tour et devenir cause seconde. Il faudrait, en effet, avoir des yeux pour ne point voir, pour nier le mal dans les résultats. Au reste, quelques expressions empruntées à saint Paul éclaireront ma pensée : Ils ont changé, est-il dit, la vérité de Dieu en fausseté. Ils ont changé l'usage naturel en celui qui est contre nature. Ils ont commis des infamies, recevant en eux-mêmes la récompense de leur égarement, telle qu'il la fallait. Voilà, en généralisant la pensée, des expressions, qui prouvent que longtemps avant notre époque on a pu entrevoir le mal dans les résultats et le nier dans les principes.

Le voyageur qui abandonne les routes tracées pour se perdre dans un bois ou se jeter dans une rivière,

arrive aussi à un résultat mauvais. Est-ce à dire que les rivières et les bois soient choses mauvaises en elles-mêmes? Non certes, mais ce qui est mauvais, c'est lorsqu'on connaît mal les lieux, d'abandonner les grandes routes; et de se jeter dans les rivières, lorsqu'on n'a pas les moyens de les traverser. Hors de là et pour d'autres choses, les bois et les rivières ont leur utilité propre, de même que les grandes routes.

2° La seconde objection est au fond la continuation de la précédente, compliquée d'une accusation de fatalisme. Pourquoi l'homme se trompe-t-il, nous répliquera-t-on, s'il est comme vous dites? Et si ses instincts lui suffisent pour trouver la route du vrai, pourquoi s'égare-t-il? S'il s'égare, il y a bien une cause de son égarement. Comment l'appellerez-vous? N'est-ce pas le principe du mal?

Notre réponse pourra paraître singulière, et pourtant je n'hésite pas à la hasarder. L'homme se trompe, parce qu'il a une raison. — Je m'explique.

L'animal, livré à des instincts, ne se trompe pas. Il a l'infaillibilité de l'instinct, et s'il se trompe, c'est par l'insuffisance du moyen terme entre le but et l'instinct. Le chien de chasse se trompe quand il est jeune, de même qu'il se trompera quand il sera vieux, parce que jeune, il n'a pas encore l'acuïté de sa vue, la souplesse de ses muscles, la finesse de son odorat; vieux, il aura perdu ou à peu près tous ces avantages.

Si l'homme était un animal, il ne se tromperait pas non plus, mais il ne serait pas un homme.

La raison est, dans l'homme, la faculté, je me trompe, le pouvoir de se tromper.

Ceci est, sous une forme paradoxale, je l'avoue, mais juste dans le fond, le complément de la définition de la raison.

La raison est la faculté de penser juste et d'enchaîner logiquement ses pensées.

Certainement la raison n'a pas été donnée à l'homme pour qu'il se trompe, mais c'est parce qu'il a une raison qu'il peut se tromper, et qu'il se trompe.

Et d'ailleurs, jusqu'à quel point pouvons-nous dire que la raison n'a pas été donnée à l'homme pour qu'il se trompe? Ne serait-il pas plus juste de dire qu'elle lui a été donnée pour qu'il apprît précisément en se trompant à ne plus se tromper? L'erreur n'est-elle pas, jusqu'à un certain point, nécessaire à la vérité? Les égarements et les chutes ne sont-ils pas les éléments de l'expérience, l'acquisition d'un fonds nouveau, que Dieu lui-même ne pouvait nous donner? N'est-ce pas par l'expérience que la raison se travaille véritablement, fait elle-même sa propre éducation et rapproche toujours plus l'homme dont elle est partie intégrante du type parfait ébauché en lui, mais non encore achevé? Et ceci est vrai, non-seulement pour un homme, pour chaque homme en particulier, mais pour tous, pour l'homme en général, pour la société en un mot, non pas pour celle d'aujourd'hui ou d'hier, mais pour cette société non interrompue, pour cette filiation qui se perpétue depuis les premiers jours jusqu'aux nôtres, et qui se continuera Dieu seul sait jusques à quand. Non-

seulement tel homme profite de ses expériences, de son expérience, mais de l'expérience et des expériences de ses devanciers. L'homme profite de l'expérience de l'homme. Si l'humanité est, selon la définition de Pascal, un homme qui se perfectionne et qui ne meurt pas, l'humanité profite de sa propre expérience. Ce ne sont pas nos devanciers qui nous ont donné les premiers linéaments de notre raison, mais ce sont bien eux qui nous ont en quelque sorte fait notre raison. Nous sommes plus vieux qu'eux, puisque nous sommes leur continuation, puisque nous héritons du fonds qu'ils nous ont amassé, avec les mêmes facultés, et les mêmes talents pour les faire valoir, que dis-je, avec les mêmes moyens, avec des moyens de même nature, mais supérieurs sans aucun doute. Si nous suivons le développement humain, le progrès dans ses meilleurs résultats, ne verrons-nous pas d'abord l'intelligence élever toujours son niveau, ensuite les procédés humains dans le sens le plus général, la langue pour commencer par le plus répandu, la lecture, l'imprimerie et toutes les conquêtes des sciences et des arts augmenter toujours nos moyens, et ne terminerons-nous pas en disant que la route à parcourir est moins longue? De telle sorte que dans cette équation à trois termes, la force de l'ouvrier, le levier qu'il emploie, le fardeau qu'il soulève, le premier a augmenté, le second a décuplé ses forces, et le troisième a diminué.

Quels ne seraient pas l'admiration et l'étonnement des philosophes, des savants et des sages de l'antiquité, si, revenant dans ce monde avec leurs souvenirs, ils

mesuraient le chemin que nous avons parcouru! Quelle ne serait pas la puissance des belles intelligences du passé, si elles venaient essayer les forces qui sont dans nos mains? Qui peut deviner ce que serait un Archimède, par exemple, revenant sur notre globe apprendre dans les écoles spéciales les ressources infinies des mathématiques modernes et des sciences nouvelles? Et enfin, si quelque philanthrope des siècles passés, comme j'aime à croire qu'il y en a toujours eu quelqu'un, mort je ne dis pas depuis des siècles, mais depuis un siècle seulement, peut voir l'instruction se répandant de plus en plus dans les masses, le bien-être augmentant, et surtout ces essais de soulagement des souffrances, ou même ces ébauches d'harmonie qui, pour être souvent infructueuses et fautives, souvent même méconnues, parce qu'elles sont en avant du mouvement général, n'en signalent pas moins dans le génie humain de nos jours de généreuses aspirations et une grande hauteur morale, qu'elles doivent être ses espérances et son bonheur!

3° La troisième objection que j'ai à résoudre et qui se présente naturellement à l'esprit, serait ici résolue suffisamment pour quelques-uns par l'introduction de la raison dans le mécanisme humain. Elle ne me paraît pas l'être suffisamment pour tous. Je pense que la question est éclairée, mais encore faiblement.

L'homme obéissant à des instincts toujours bons dans leur principe et à la raison qui ordonne autant lorsqu'elle se trompe, que lorsqu'elle dit juste, se

soumet à deux maîtres et conséquemment n'est pas libre.

Je répondrai que la question de la liberté est généralement mal posée. Voltaire reproduit la définition ordinaire de la liberté, et il n'a pas de peine à prouver d'abord que chercher une liberté d'indifférence, comme il l'appelle, c'est chercher un mythe, ensuite qu'en dehors de la raison et des instincts, on ne saurait trouver aucun principe déterminant inhérent à l'âme et libre dans son essence, comme dans ses déterminations. Toutefois, s'il faut prendre au sérieux la conclusion de ce que lui-même intitule une facétie, nous ne serons plus de son avis lorsqu'il niera la liberté.

En effet, que restera-t-il de l'homme moral, si l'on place en dehors de lui ses instincts et sa raison? Rien, à mon avis.

En réalité être libre, c'est obéir.

Reste à savoir à qui.

L'homme libre est celui qui obéit normalement à ses instincts. Niera-t-on qu'obéir à soi-même soit la véritable liberté? Si on déplace les désirs et qu'on en mette le centre dans les choses extérieures, il est certain que l'homme obéissant à des désirs ainsi compris ne saurait être considéré comme libre. Si on fait de la raison une abstraction indépendante de l'homme et lui imposant ses conclusions, il est certain encore que l'homme ne pourra être considéré comme libre. Mais si, comme nous l'avons supposé, ses passions ou ses instincts et son intelligence sont des traits de ressemblance avec Dieu, constituant son être moral, l'homme est

réellement libre, libre comme Dieu. Il obéit à sa nature comme Dieu même obéit à la sienne. Qui oserait nier la liberté divine ?

Finissons-en avec cette objection par une conclusion : Plus l'homme reconstruira en lui son type fondamental, sa ressemblance avec Dieu, plus il sera libre; plus il cherchera à nourrir son activité d'une manière anormale, plus il sera esclave.

Le Christ l'a dit : C'est la vérité qui affranchit; et comme corollaire : Celui qui s'adonne au péché est esclave du péché.

L'égarement ou le péché mine l'homme intérieur véritable, le met en souffrance. Sa voix ne se tait pas : bien au contraire, il proteste dans ce suicide moral contre ses droits outragés, et celui qui est esclave du péché sent réellement deux hommes en lui. L'expression de saint Paul cesse d'être une figure, et de ces deux êtres dans le même être, l'un factice et passager vit ou plutôt végète parasite, avec les richesses et les forces de l'homme véritable, de l'homme type opprimé.

On peut voir maintenant la gradation. L'animal qui obéit à ses instincts est libre, car enfin ces instincts sont les siens : mais sa liberté est bornée.

Notre liberté est plus noble et plus relevée, nous aussi, nous obéissons à des instincts, mais outre que ces instincts sont à nous aussi, ils sont plus relevés. Ce n'est pas pour rien que nous sommes faits à l'image de Dieu.

L'animal obéit à sa nature, mais il est simple. Sa

liberté a des bornes étroites. Il ne se trompe pas, mais il ne se perfectionne pas.

L'homme obéit à sa nature, mais aussi à sa raison. Son horizon est plus large et sa liberté plus grande. Il se perfectionne et voit s'ouvrir devant lui la route infinie de la ressemblance avec Dieu. Déjà, même au point de vue le plus mécanique, les sciences paraissent doter l'homme d'attributs que jusqu'ici on avait crus l'apanage de Dieu seul, et la rapidité de la locomotive, et d'autres découvertes encore, lui donnent une idée de la toute-présence. Ainsi donc et pour y revenir, Dieu même obéit à *sa nature,* comme la plus humble créature et comme l'homme, mais nous ne pouvons en juger que par notre nature et notre raison, nous ne pouvons la définir et nous nous contentons de constater notre ignorance et notre éloignement, en proclamant que ses attributs sont infinis.

4° Il est enfin une quatrième objection qui se présente naturellement sous la forme d'une interrogation.

Où placez-vous le sens moral? demandera-t-on. Et comment expliquez-vous le remords et les faits appelés faits de sens moral?

Le sens moral, répondrai-je, est partout. — Mais il est, dans la signification propre du mot, *un sens,* c'est-à-dire une direction générale de l'individu, et particulière de chacune de ses facultés.

Du reste, ceci va devenir plus clair, et rien n'est plus facile à expliquer que les faits de conscience. Toute passion humaine qui s'exerce trop, point du tout, ou

mal, c'est-à-dire dans un sens qui n'est pas le sien, souffre de deux manières. D'abord, dans son égarement lui-même; toute passion devenue mauvaise souffre par cela même qu'elle est opprimée. Elle crie. C'est une face du remords. Mais il y en a une autre : l'arbre devenu mauvais porte de mauvais fruits, et les conséquences de l'égarement, conséquences aussi nécessaires que celles du développement normal, sont funestes. Le méchant fait une œuvre qui le trompe; mais à vrai dire elle n'aurait pas dû le tromper, car dans sa chute même il a été averti par la souffrance avant d'être châtié par les conséquences mêmes de sa chute.

Et cela est vrai pour toute passion déviée, la conséquence retombe sur la faculté blessée d'abord et sur l'homme. Quand un membre souffre, tout le corps est en souffrance. Voilà déjà le remords expliqué et une des faces de la justice rétributive satisfaite. La loi est donc écrite dans le cœur de l'homme, et c'est lui-même au fond qui se juge, qui se condamne, qui s'exécute; on m'objectera que l'habitude du péché émousse les sensations. Je le veux bien, mais les secondes conséquences sont toujours là, et n'arrive-t-il pas qu'on trouve à quarante ans les conséquences de fautes commises à vingt-cinq ans? Et d'ailleurs que prouverait-on, en mettant en avant ces êtres dépravés chez qui le remords s'est tu? Tout au plus qu'ils ont trouvé ce qu'ils ont cherché, et qu'après avoir mutilé tous les organes de vie, réduits à un état pire que celui de la bête, qui du moins n'en a jamais connu d'autre, ils ont épuisé par la souffrance les sources de la souffrance qui sont aussi celles de la

vie. Et encore qui sait bien, si rien ne se remue dans ce détritus humain? Il arrive parfois qu'un membre souffre, mais il en ressort un fruit de justice d'une inexprimable douceur.

Et dans la société, quelles conséquences fatales des fautes d'un grand nombre! Une solidarité qui devrait être celle du bien, et conséquemment du bonheur, étend la plaie, en sorte que le corps social tout entier en est rongé. Lui aussi, d'ailleurs, n'a-t-il pas ses erreurs à déplorer, en sorte que c'est par beaucoup d'afflictions qu'on doit entrer dans le royaume des cieux. N'y aurait-il enfin ni pour l'individu ni pour la société cette justice des conséquences qui seule peut se concilier avec l'amour infini de Dieu; est-ce que chacun n'a pas au fond du cœur une direction générale de toutes ses facultés et la conscience de cette direction, c'est-à-dire le sentiment de l'ordre et de l'harmonie. Est-ce que par là aussi l'homme ne ressemble pas à son Dieu, est-ce que, de même que le musicien qui a l'oreille juste souffre en entendant autour de lui de fausses notes et de faux accords, l'individu moral ne doit pas souffrir aussi en écoutant, si je puis dire, toutes les actions fausses qui ne sont nullement d'accord avec ses aspirations, et le concert discordant de la subversion qui nous entoure et dans laquelle nous vivons?

THÈSES.

Ce qui est fondamental dans l'homme, c'est le bien.

Ce qui est variable, c'est le mal.

Le premier principe, seul vrai principe, doit triompher définitivement par la destruction du second.

La rédemption chrétienne est la révélation du véritable homme, révélation qui contient implicitement celle des rapports de l'homme avec l'homme et de l'homme avec Dieu.

Les rapports mieux compris de l'homme avec Dieu constitueront le culte en esprit et en vérité.

Les rapports mieux compris de l'homme avec l'homme constitueront la véritable morale, celle de la justice selon Dieu, c'est-à-dire la correspondance exacte des devoirs avec les droits.

En dernier lieu, cet état qui constituera l'harmonie des forces, sera la glorification du Père céleste et sa justification, en ce sens que sa gloire apparaîtra par la splendeur de son œuvre devenue parfaite, et que le succès de la création, manifesté longtemps après les premiers jours, donnera raison au plan divin.

Vu :
10 novembre 1862.
Le président de la soutenance,
A. SCHMIDT.

Permis d'imprimer :
Strasbourg, le 17 nov. 1862.
Le Recteur,
DELCASSO.